



HAL
open science

Âges d'homme, hommages. Autour de Jean Jamin

Marianne Lemaire, Julien Bondaz, Michèle Coquet, Vincent Debaene, Eric Jolly

► **To cite this version:**

Marianne Lemaire, Julien Bondaz, Michèle Coquet, Vincent Debaene, Eric Jolly. Âges d'homme, hommages. Autour de Jean Jamin. *Gradhiva : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, 2024, Archives, écriture, fiction. Dans les pas de Jean Jamin, 37. halshs-04859477

HAL Id: halshs-04859477

<https://shs.hal.science/halshs-04859477v1>

Submitted on 30 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

INTRODUCTION

Âges d'homme, hommages. Autour de Jean Jamin

Julien Bondaz, Michèle Coquet, Vincent Debaene, Éric Jolly et Marianne Lemaire

Disparu le 21 janvier 2022, Jean Jamin a fondé *Gradhiva* en 1986 avec son ami Michel Leiris, puis dirigé pendant neuf ans cette prestigieuse « revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie », novatrice dans sa composition comme dans ses thématiques. Il en est resté directeur de la publication jusqu'en 2013 avant de céder gracieusement le titre au musée du quai Branly. Mais l'hommage qui lui est rendu dans ce numéro ne s'adresse pas seulement au fondateur de *Gradhiva* ; il vise à rendre compte des multiples facettes d'un anthropologue qui, par son inventivité, sa liberté et son érudition, n'a jamais cessé d'être un précurseur. Jean Jamin a non seulement dirigé pendant dix-neuf ans une autre revue phare de la discipline, *L'Homme*, mais il a aussi permis la publication ou la réédition critique de nombreux ouvrages de référence en tant que fondateur et directeur de collections. Enfin, par ses propres travaux sur le proche comme sur le lointain, il a ouvert l'anthropologie française à de nouvelles sources – les archives – et à de nouveaux objets d'étude : l'histoire, l'épistémologie et l'écriture de cette jeune discipline, mais aussi la fonction sociale du secret, la littérature, la fiction ou la musique.

Les articles et entretiens rassemblés dans ce numéro prolongent, illustrent ou commentent les pistes ouvertes par Jean Jamin, en montrant ainsi l'importance de l'empreinte laissée par cet anthropologue. Joint aux autres contributions, son texte inédit « Tableaux d'une exposition. Making-of » est un autre type de prolongement puisqu'il revient sur l'écriture de son dernier ouvrage – une chronique familiale – pour en préciser la genèse et discuter des vertus de la fiction. Les nombreuses images retenues pour ce numéro sont pour la plupart des documents d'archives qui tiennent le rôle que Jean Jamin leur faisait jouer dans *Gradhiva* : elles éclairent plus qu'elles n'illustrent les textes auxquels elles sont associées. Un portfolio intitulé « Archivari : le tournant des années 1980 »¹ s'inspire de la même démarche documentaire : il met en valeur les archives d'un anthropologue² pour raconter sa propre histoire et celle de sa discipline.

Fidèle à l'esprit de ce numéro, cette introduction ne cherche pas à restituer de façon linéaire le parcours biographique de Jean Jamin ; elle le suit plutôt sur quelques-uns des chemins qu'il a lui-même balisés. Dans une première partie, elle retrace ses travaux au sein d'un domaine

¹ Ce nom est emprunté à un dossier paru dans *Gradhiva* et codirigé par Jean Jamin (voir *infra*).

² Fonds Jean-Jamin, Institut des mondes africains, Humathèque Condorcet, Aubervilliers.

qu'il a, plus que tout autre, promu et organisé : l'histoire et l'épistémologie de l'anthropologie, point de départ d'une grande partie de ses activités éditoriales et de ses recherches ultérieures. La seconde partie présente quant à elle les thématiques qui traversent son œuvre et lui confèrent son originalité.

1. Les chemins de *Gradhiva*. Jean Jamin et l'histoire de l'anthropologie

Après des études de philosophie, de sociologie et d'ethnologie, Jean Jamin est recruté à l'ORSTOM en 1971. En tant qu'élève-chercheur, il réalise sous la direction scientifique de Denise Paulme des enquêtes sur une technique de piégeage ardennaise puis, en tant que chargé de recherche, un terrain de deux ans sur les formes de transmission du savoir en pays sénoufo (Côte d'Ivoire). Quelque temps après son retour en France, en 1977, il est nommé assistant au Muséum national d'histoire naturelle, et affecté au Laboratoire d'ethnologie du Musée de l'Homme. Cette entrée de Jean Jamin dans une institution qui constitue un haut lieu de l'institutionnalisation de l'ethnologie française, mais aussi la relation d'amitié qu'il y noue avec Michel Leiris au sein du Département d'Afrique noire, le conduisent à orienter ses recherches vers l'histoire et l'épistémologie de sa discipline.

Au musée de l'Homme (1977-1984)

L'année même de leur rencontre, Michel Leiris propose à Jean Jamin de prendre la responsabilité conjointe d'une nouvelle collection d'ethnologie, « Les hommes et leurs signes », aux éditions Le Sycomore (Copans 2022 : 25)³. Préparé en collaboration avec Jean Copans, le premier titre de la collection⁴ rassemble les écrits, pour certains inédits, des membres de l'éphémère Société des Observateurs de l'homme (1799-1805). L'introduction de l'ouvrage, intitulé *Aux Origines de l'anthropologie française*, montre que les travaux de ces précurseurs, injustement négligés au profit d'écrits plus théoriques, constituent un moment inaugural dans l'histoire de l'anthropologie (Dias 2022 : 16). Examinant aussi bien les règles d'observation et d'écriture que l'implication de l'enquêteur, la position de l'informateur ou les formes de restitution du savoir, les membres de la société savante ne définissent rien moins en effet que les conditions de production d'une véritable science de l'homme (Copans & Jamin 1978, Jamin 1979c et 1982a).

³ Pour diriger cette collection, Jean Jamin fait à son tour appel à trois autres chercheurs : Jean Copans dans un premier temps, puis Alban Bensa et Françoise Michel-Jones.

⁴ *Aux Origines de l'anthropologie française* et *Retour aux Dogon*, de Françoise Michel-Jones, paraissent tous deux en octobre 1978 et constituent les deux premiers titres de la collection.

Mais l'histoire de l'observation des sociétés humaines ne saurait être seulement recherchée dans des écrits à vocation scientifique. Comme l'affirme avec force le texte de présentation de la collection « Les hommes et leurs signes », cette histoire est également inscrite dans des textes « plus subjectifs, répondant à des formes déguisées ou avouées de la quête initiatique ou de l'aventure exotique » qui, contrairement aux travaux ethnologiques contemporains, ne transforment pas « les autres sociétés, les autres cultures en froids enjeux intellectuels », mais témoignent au contraire « de la diversité des regards qu'elles ont appelés et appellent encore »⁵. C'est ainsi qu'il faut comprendre les travaux que Jean Jamin engage alors sur Victor Segalen (1979b et 1982b), mais aussi sur Robert James Fletcher : il propose une nouvelle édition française des lettres que ce « ni voyageur, ni explorateur, ni ethnographe »⁶ écrivit entre 1912 et 1920, depuis les îles du Pacifique Sud, à son ami Bohun Lynch resté en Angleterre (1979d et 1981). Cette réédition, sous le titre *Iles-Paradis, îles d'illusion. Lettres des mers du sud*, lui est suggérée par Michel Leiris : la teneur et la tonalité de cette correspondance, lue dans les années 1920 sur une recommandation de son compagnon surréaliste Jacques Prévert, n'avaient-elles pas inspiré ou modelé son projet de rédiger le journal de terrain qui deviendrait *L'Afrique fantôme ?* (1979d : XVII). Travaillant sur Robert James Fletcher à l'occasion de cette réédition, Jean Jamin inscrit la littérature, et avec elle les thèmes du voyage, de l'exotisme et de leurs désillusions, dans la généalogie et l'histoire de l'anthropologie.

Ces recherches suscitent également, en retour, ses premières réflexions sur la question de l'écriture ethnologique : publiées sous le mystérieux pseudonyme d'Astérisk et à l'insu de son auteur⁷, ces lettres lui apparaissent comme un « cas limite » à partir duquel observer ce que « le bel échafaudage des monographies ethnologiques » dissimulent si bien : « les petites défaillances, les petits dérapages de la vie de tous les jours chez ces peuples d'ailleurs, dans ces pays qui furent pour la plupart des colonies. Ce n'est pas son propos [le propos de l'ethnographe], affirmerait-il, même si c'est par là qu'il commence de les comprendre. »

⁵ *Flyer* de présentation de la collection « Les hommes et leurs signes » (fonds Jean-Jamin, Institut des mondes africains, Humathèque Condorcet, Aubervilliers).

⁶ Quatrième de couverture de l'ouvrage de Robert James Fletcher, *Îles-Paradis, îles d'illusion. Lettres des mers du sud*, Paris, Le Sycomore, 1979.

⁷ De concert avec Will Stober, administrateur à l'université de Birmingham, Jean Jamin mène sur la vie de l'écrivain une longue enquête, qui lui inspira des réflexions similaires à celles de Françoise Zonabend à propos des recherches qu'il l'avait encouragée à mener sur Raoul Gain (voir entretien) : « Finalement, je me demande si ce n'est pas la quête qui m'importe, plutôt que son objet, un peu comme le capitaine Delanoe dans le *Benito Cereno* de Melville... Mais, au fait, n'y-a-t-il pas un peu du nègre Babo dans la vie de Fletcher ? » (Lettre du 28 juillet 1982 de Jean Jamin à Will Stober, fonds Jean-Jamin, Institut des mondes africains, Humathèque Condorcet, Aubervilliers).

(1979d : XVIII). L'un de ces « ratages » est relaté dans *Le Lieu du politique* par Marc Abélès, et se situe au cœur de l'un des textes de Jean Jamin consacrés au texte ethnographique (1986). Dans l'analyse qu'il en propose, Gaetano Ciarcia montre que la bévue de l'ethnologue sur le terrain tire sa valeur heuristique de la façon dont elle bouscule les fictions épistémologiques de l'identification et de la distanciation.

C'est en 1982 que Jean Jamin publie le premier d'une importante série de textes sur une expérience de voyage, fondatrice dans l'histoire de l'anthropologie française, où son ami Michel Leiris avait occupé une place centrale : la mission Dakar-Djibouti qui, sous la direction de Marcel Griaule, parcourut l'Afrique d'ouest en est entre mai 1931 et février 1933. De façon significative, Jean Jamin amorce l'étude de l'expédition par un compte rendu très personnel de *L'Afrique fantôme*, qu'on peut lire comme un clin d'œil à Michel Leiris (ou comme un pastiche du travail de l'écrivain). Dans ce texte intitulé « Les métamorphoses de *L'Afrique fantôme* » (1982c), publié à l'occasion de la réédition de l'ouvrage dans la « Bibliothèque des sciences humaines » des éditions Gallimard, Jean Jamin retrace les multiples vies de l'œuvre au fil de ses éditions successives (dotées de différentes illustrations de couverture, pourvues ou non d'une iconographie, et bientôt augmentées de préfaces et de notes), mais aussi au fil des lectures que lui-même en fit, ainsi qu'au miroir de son propre accès à l'âge d'homme. Jean Jamin se prend alors à imaginer dans quelles collections le texte pourrait encore paraître, et termine son compte rendu par ce trait d'humour : « À moins qu'un autre jour quelqu'un, se souvenant de l'esprit surréaliste, n'ait l'idée de faire paraître *L'Afrique fantôme* dans la "Série noire" » (1982c : 212). C'est en réalité dans la collection Quarto, et dans une édition établie, présentée et annotée par Jean Jamin que réapparaîtra *L'Afrique fantôme* (Leiris 1996). L'œuvre y est entourée d'autres textes de Michel Leiris sur l'Afrique, et accompagnée d'un important appareil critique, dans lequel les extraits de lettres de l'auteur à son épouse, Zette, mis en regard de son journal de route, constituent une nouvelle entrée dans l'atelier de sa rédaction. C'est sur ces lettres que Marianne Lemaire, dans sa contribution à ce dossier, prend appui pour lever le voile sur le rôle joué par les femmes autour de la mission Dakar-Djibouti, et leur restituer ainsi une présence un peu moins fantomatique.

Dans le prolongement de ce compte rendu, Jean Jamin fait paraître un premier article sur la mission Dakar-Djibouti (1982d), en lien avec l'exposition « Collections passion » qui se tient au Musée d'ethnographie de Neuchâtel du 5 juin au 31 décembre 1982, et à laquelle il contribue en tant que conseiller scientifique. Dans une version revue et augmentée, ce texte est republié deux ans plus tard (1984), adossé cette fois à l'exposition « Aux origines du musée de l'Homme. La mission Dakar-Djibouti 1931-1933 » dont il est le concepteur avec Annie Dupuis et

Christian Meriot (Musée d'ethnographie de l'université de Bordeaux II, du 26 novembre au 22 décembre 1984)⁸. Ces études, centrées sur les objets, analysent leur statut, leurs modalités de collecte, et la fonction des musées qui les abritent. Mais elles constituent également la première recherche d'envergure sur le contexte intellectuel et institutionnel de la mission Dakar-Djibouti, sur les méthodes d'enquête et sur leurs présupposés.

Au moment où il formule cette ambitieuse proposition d'une histoire des savoirs anthropologiques et de leurs usages sociaux, Jean Jamin a déjà noué des liens avec de nombreux chercheurs à l'étranger. À partir de 1982, il est de tous les projets d'expositions et d'ouvrages collectifs mis en œuvre au Musée d'ethnographie de Neuchâtel par son directeur Jacques Hainard, dont Jean Jamin a souvent évoqué le soutien et le talent d'« agitateur d'idées » (2016 : 212). Il entre également très tôt en contact avec George W. Stocking, Herman Lebovics, ou Clifford Geertz, et entretient des relations d'amitié avec Denis Hollier, Paul Rabinow, qui lui dédie son ouvrage *Un ethnologue au Maroc* (1988 [1977]), et James Clifford (2021 : 5-12), avec lequel il partage un temps le projet d'écrire un livre à quatre mains sur les relations entre ethnographie et surréalisme. Nul doute que ces liens tissés avec des chercheurs aux États-Unis, où l'histoire de l'anthropologie est déjà reconnue comme un champ de recherche à part entière, l'encouragent à l'inscrire dans le paysage institutionnel français.

L'inscription institutionnelle de l'histoire de l'ethnologie (1984-1986)

En France, le champ d'étude consacré à l'histoire de l'anthropologie ne commence à se structurer qu'au milieu des années 1980. Britta Rupp-Ensenreich avait ouvert la voie en organisant en 1981 l'atelier « Histoires de l'anthropologie » lors d'un colloque de l'Association française des anthropologues⁹, puis en animant à l'EHESS, dès le début de l'année 1984, le premier séminaire centré sur cette thématique. Jean Jamin, à sa suite, devient l'acteur central de ce tournant institutionnel grâce à de nombreuses initiatives prises en un laps de temps très court à partir de l'automne 1984.

Découverts et dépouillés entre 1982 et 1984, les fonds d'archives du Musée d'ethnographie du Trocadéro suscitent immédiatement l'intérêt de Jean Jamin, qui voit dans cette source documentaire foisonnante un moyen de développer l'histoire de l'ethnologie française. En mars 1985, la création au musée de l'Homme d'un Département d'archives de l'ethnologie, dont il

⁸ En 1981, Jean Jamin est également conseiller scientifique de l'exposition « Voyages et découvertes » au Musée national d'Histoire naturelle, pour laquelle il conçoit la section la section Dakar-Djibouti.

⁹ Les contributions à cet atelier seront publiées en 1984 dans *Histoires de l'anthropologie : XVI^e-XIX^e siècles*, dirigé par Britta Rupp-Eisenreich, et en 1983 dans un numéro de *L'Ethnographie* intitulé « L'anthropologie : points d'histoire » (sous la direction de Rupp-Eisenreich et Patrick Menget).

est responsable, traduit sa volonté de répertorier, d'inventorier, de classer et de valoriser des archives jusqu'alors oubliées ou négligées afin « de promouvoir des recherches en épistémologie et histoire de l'ethnologie »¹⁰. Dans la même perspective, il fonde en octobre 1984 un groupe de recherche informel qui, quelques mois plus tard, prend le nom de « Groupe de recherches et d'analyses documentaires sur l'histoire et les variations de l'ethnologie » (GRADHIVA). Composée à l'origine de chercheurs et de techniciens du Laboratoire d'ethnologie du musée de l'Homme, cette équipe a pour principal objectif « l'étude des conditions théoriques, historiques et institutionnelles d'émergence et de développement de l'ethnologie »¹¹.

Sa création entraîne presque aussitôt la mise en place, toujours au musée de l'Homme, d'un séminaire animé par Jean Jamin et François Lupu : « Recherches en épistémologie et histoire du savoir ethnographique. » En 1984-1985, ce séminaire porte sur les archives matérielles de ce savoir, en particulier les objets ethnographiques, et l'année suivante, sur le rapport de l'ethnologue au terrain et à l'écrit¹². Encore inédite en France, cette réflexion interne à la discipline se traduit au même moment par la publication, sous la direction de Jean Jamin et Françoise Zonabend, d'un numéro de la revue *Études rurales* sur « Le texte ethnographique » (1985). Les anthropologues français et américains qui contribuent à ce « dossier précurseur »¹³ – et qui participent aussi, pour la plupart, au séminaire¹⁴ – prolongent les discussions initiées aux États-Unis en 1984 lors du symposium « The Making of Ethnographic Text »¹⁵ : s'interrogeant sur la façon dont les ethnologues écrivent leurs textes, ils questionnent tout à la fois leur composition, leur diversité, leur histoire, leur transmission, leur subjectivité et leur relation avec la littérature (Jamin 1985, Lemaire & Zonabend dans ce dossier).

En 1986, Jean Jamin devient responsable d'un ambitieux programme de Recherche Coopérative sur Projet (RCP) intitulé « Recherches en épistémologie et histoire du savoir ethnographique ». Ce projet, qu'il a soumis au CNRS en juin 1985, donne une assise et une visibilité nationales au champ d'étude qu'il compte développer, d'autant que cette RCP réunit

¹⁰ Jamin, *Projet scientifique pour une demande de création de R.C.P. Épistémologie et histoire du savoir ethnographique*, juin 1985, document dactylographié, p. 4 (fonds Jean-Jamin, Institut des mondes africains, Humathèque Condorcet, Aubervilliers).

¹¹ Jamin, *Projet scientifique...*, *op. cit.*, p. 3.

¹² Sur ces séminaires, voir les notes d'information publiées dans les deux premiers numéros de *Gradhiva*, en 1986 (p. 30) et en 1987 (p. 58).

¹³ Voir l'article de Bernard Traimond (2017) qui, trente-deux ans plus tard, revient sur ce dossier.

¹⁴ C'est le cas de James Clifford, Paul Rabinow, Françoise Zonabend, Jean Jamin et Jean-Claude Galey.

¹⁵ Ce colloque, qui fait l'objet d'une note critique dans le premier numéro de *Gradhiva*, sera à l'origine du recueil *Writing Culture. The poetics and politics of ethnography* (1986), dont Jean Jamin propose une recension dès le deuxième numéro.

une quinzaine d'anthropologues affiliés à des institutions différentes (musée de l'Homme, EHESS, CNRS et universités¹⁶). Sa composition monodisciplinaire marque une perspective ouvertement revendiquée¹⁷ : l'histoire du savoir, des discours et des pratiques propres à l'ethnologie doit être entreprise par les ethnologues eux-mêmes, pour ne pas être réduite à une simple histoire des idées et des théories. La relation ethnographique, notamment, ne saurait être appréhendée dans toute sa complexité que par ceux qui en ont fait l'expérience ; et au-delà de sa valeur heuristique, cette démarche réflexive doit permettre à la discipline de réinterroger sans cesse ses pratiques, ses concepts et ses hypothèses, afin de les faire évoluer.

Jean Jamin défend régulièrement, au sein des institutions, ce tournant internaliste, en particulier dans le « Rapport préliminaire sur l'histoire de l'ethnologie en France » qu'il rédige en décembre 1985 et qui servira de document préparatoire au « Colloque de définition sur l'histoire des sciences sociales et humaines en France », organisé par le CNRS en avril 1986¹⁸. S'il reconnaît l'apport des historiens des sciences, notamment pour éclairer les relations entre ethnologie et colonisation, il reproche à la perspective historiciste de gommer la diversité des approches à l'intérieur de la discipline et de « réduire la formation et la transformation du savoir ethnologique aux conditions sociales de sa production » en inférant que la vérité en ethnologie n'est déterminée que par le contexte ou le consensus (Jamin 1988 : 481)¹⁹. En 1988, la RCP créée deux ans plus tôt évolue structurellement en un Groupement de Recherche (GDR), toujours dirigé par Jean Jamin jusqu'en 1996. Ce prolongement institutionnel, mais aussi, en 1994, l'élection de Jean Jamin à une chaire de l'EHESS « Histoire et épistémologie de l'anthropologie sociale » confirment l'autonomie croissante de ce champ d'étude.

Au cours de cette période charnière, Jean Jamin est associé à d'autres initiatives. Il participe notamment, dès sa création par Pierre Bonte et Michel Izard fin 1984, au projet AIDA (Atelier pour la création d'Instruments didactiques en Anthropologie) dont l'objectif est d'élaborer un dictionnaire de l'anthropologie dans une perspective à la fois critique, encyclopédique et historique (Izard 1986 : 38). Publié en 1991, cet ouvrage de référence écrit

¹⁶ Citons notamment Marc Abélès, Christian Bromberger, Philippe Descola, Nélia Dias, Marie-Paule Ferry, Jean-Claude Galey, Gérard Lenclud, Patrick Menget, Anne-Christine Taylor, Françoise Zonabend.

¹⁷ Voir Jamin, *Projet scientifique...*, *op. cit.*, p. 6, 10-11.

¹⁸ Document dactylographié de 23 pages, fonds Jean-Jamin, Institut des mondes africains, Humathèque Condorcet, Aubervilliers. Ce texte est partiellement repris et publié en 1988 sous le titre « L'histoire de l'ethnologie est-elle une histoire comme les autres », et Nélia Dias s'y réfère longuement dans l'hommage qu'elle consacre à son collègue et ami (2022 : 17-18).

¹⁹ Perçu par les historiens des sciences comme une tentative de les évincer de l'historiographie de la discipline, ce rapport préliminaire de 1985 suscite aussitôt les critiques de Claude Blanckaert dans son « Rapport sur le rapport » (document dactylographié de sept pages, vers 1986, fonds Jean-Jamin, Institut des mondes africains, Humathèque Condorcet, Aubervilliers).

par plus de deux cents anthropologues est une étape importante dans la prise en compte de l'histoire de la discipline par ses propres acteurs²⁰. Mais sur le plan éditorial, la création et le succès, cinq ans plus tôt, d'une revue entièrement consacrée à l'histoire de l'anthropologie est le véritable aboutissement des orientations stratégiques fixées par Jean Jamin.

La création de *Gradhiva* (1986) : l'histoire de l'anthropologie en revue

Fondée par Jean Jamin et Michel Leiris, *Gradhiva*, « revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie », paraît pour la première fois à l'automne 1986 et pour la dernière fois en 2003, après 34 numéros dans sa série d'origine. Unique en France, et sans équivalent aux États-Unis ou en Grande-Bretagne, cette revue semestrielle éditée par Jean-Michel Place constitue pendant dix-huit ans une tribune, une vitrine et une source d'informations essentielles pour l'histoire de la discipline.

Comme le raconte Jean Jamin, c'est en discutant avec Leiris au Totem, le bar du musée de l'Homme, que les deux amis forment en février 1985 le projet de consacrer une revue à l'histoire et aux archives de l'ethnologie²¹. Ils choisissent alors son titre, *Gradhiva*, en s'inspirant de Gradiva, « celle qui marche », nom donné par l'écrivain Wilhelm Jensen (1903) à une femme représentée en mouvement, un talon décollé du sol, sur un bas-relief antique. Un dessin des pieds de cette sculpture figure d'ailleurs sur la couverture du premier numéro de la revue éditée par Jean-Michel Place, mais aussi sur celle du dernier numéro où il apparaît inversé et en négatif, sans doute pour indiquer un changement de « démarche ». Cette référence insolite et énigmatique à un ouvrage de fiction, à un objet d'art, à une femme mystérieuse et – si l'on suit l'analyse de Freud (1931) – à un souvenir refoulé rappelle *Documents* et *Minotaure*, revues d'avant-garde françaises auxquelles Leiris avait collaboré et qui, à la fin des années 1920 et au début des années 1930, faisaient appel à l'ethnographie, à l'archéologie et à la psychanalyse pour éclairer le sens d'œuvres picturales ou musicales, en cultivant un goût pour l'ailleurs et le décentrement²².

Pour éviter que le titre de la revue ne brouille leur projet en donnant l'impression de revendiquer un héritage au lieu d'en faire l'histoire, Jean Jamin et Michel Leiris ajoutent à Gradiva un H oblique (*H* comme Histoire et comme Homme) pour former le sigle suivant : Groupe de Recherche et d'Analyses Documentaires sur l'Histoire et les Variations de l'Anthropologie. Ce *H* emblématique figurera en italique et en rouge dans le titre de la première

²⁰ Bonte & Izard 1991. Jean Jamin est membre du comité éditorial de cet ouvrage.

²¹ Sur la création de la revue et sur le choix de son nom : Jamin (1987a), Bondaz, Keck & Jamin (2016 : 208-211).

²² Sur ces deux revues en rupture ou proches d'un surréalisme dont Gradiva fut l'égérie, voir Jamin (1987b, 1999).

de couverture jusqu'en 2003, et dans tous les mots du sommaire comportant cette lettre jusqu'au changement de maquette en 1998. Le nom donné ici à ce numéro d'hommage – JEAN JAMIN, ANTHROPOLOGUE – joue avec la même lettre, mais en l'associant cette fois aux deux revues d'anthropologie dirigés successivement par ce chercheur : *Gradhiva* puis *L'Homme*.

On a vu que *Gradhiva* était aussi le nom d'une équipe de recherche constituée autour de Jean Jamin en 1985-1986, dans le cadre du musée de l'Homme puis de la RCP. Ainsi, ce groupe se nomme d'après la revue qu'il a l'ambition de créer – un choix qui suggère que cette création, longuement annoncée dans le projet de RCP²³, est bien l'un de ses principaux objectifs. Jusqu'en 1990, l'organigramme de la revue comprend un comité de direction composé de trois anthropologues (Michel Izard, Jean Jamin et Michel Leiris), un conseil de rédaction dont les membres sont renouvelés régulièrement, des « membres correspondants » appartenant pour la plupart au réseau international que Jean Jamin s'est constitué (notamment James Clifford et Paul Rabinow pour les États-Unis, Jacques Hainard pour la Suisse, Nélia Dias pour le Portugal), une secrétaire de rédaction (Catherine Krantz) et un directeur de la publication (Jean Jamin). Après la mort de Leiris, le comité de direction se réduit à une direction unique assurée par Jean Jamin, puis par Françoise Zonabend à partir de 1997. En 2005, en raison des problèmes financiers de l'éditeur, Jean Jamin cède gracieusement le titre, dont il était propriétaire, au musée du quai Branly. La nouvelle série de *Gradhiva* devient alors, selon son sous-titre, une « revue d'anthropologie et de muséologie », mais Zonabend reste à la direction jusqu'en 2006 et il faut attendre 2009 pour que s'opère un tournant éditorial majeur, comme le suggère le nouveau sous-titre adopté à cette date : « anthropologies des arts »²⁴.

Dès sa création, *Gradhiva* publie, dans des rubriques séparées et dans le champ d'étude qui est le sien, des articles, des documents d'archives (accompagnés d'un appareil critique) ainsi que des informations scientifiques et documentaires (séminaires, colloques, expositions, entretiens, comptes rendus d'ouvrages, fonds d'archives). Traités comme des documents, de nombreuses photographies, toutes en noir et blanc, complètent les textes plutôt qu'ils ne les illustrent. La majorité des numéros sont des variés, mais les dossiers thématiques prédominent à partir de 1998. Jean Jamin en introduit d'ailleurs deux : « Musées d'ici et d'ailleurs » (Jamin 1998) et, en collaboration avec Zonabend, « Archives et anthropologie » (Jamin & Zonabend 2001-2002). Ce second dossier est l'aboutissement, seize ans après la fondation de la revue, du travail pionnier mené par Jean Jamin pour intéresser les anthropologues aux archives de leur discipline. Utilisées jusqu'alors comme de simples sources, ces archives – dont les auteurs de

²³ Voir le document dactylographié déjà cité, pp. 5, 9, 35-36.

²⁴ Sur les débuts de la nouvelle série de *Gradhiva* au musée du quai Branly : Taylor & Charuty 2016.

ce numéro interrogent la constitution, la spécificité, la diversité et le classement – sont élevées au rang d’objets d’étude et de questionnement épistémologique.

À la revue est adossée la collection « Cahiers de Gradhiva » publiée par le même éditeur, Jean-Michel Place, et fondée là encore par Jean Jamin et Michel Leiris. Les deux chercheurs la conçoivent comme le prolongement direct de la collection « Les hommes et leurs signes » qu’ils dirigeaient avec Copans entre 1978 et 1984, aux éditions Le Sycomore. La trentaine d’ouvrages publiés entre 1987 et 2007 dans les « Cahiers de Gradhiva » sont en majorité des rééditions critiques de livres et de périodiques anciens ou épuisés qui ont marqué l’anthropologie ou qui ont contribué à la façonner depuis ses origines ; mais la collection comprend également des études ethnologiques, des correspondances et des biographies inédites.

Si Jean Jamin quitte la direction de *Gradhiva* en 1997, c’est pour prendre la succession de Jean Pouillon et devenir secrétaire général de *L’Homme*, revue qui joue un rôle central en anthropologie depuis sa création en 1961 et qu’il ouvre, jusqu’à son départ en 2015, à l’histoire de l’anthropologie, à la publication critique d’archives et à de nouveaux champs d’études. Plus que sur son action éditoriale à *L’Homme*, déjà développée dans les hommages qui lui ont été rendus dans cette revue²⁵, nous allons insister sur les pistes de recherches ouvertes par Jean Jamin et prolongées par les contributions de ce numéro de *Gradhiva*.

2. Les chemins de traverse de Jean Jamin

Au-delà de l’histoire de l’anthropologie, plusieurs thèmes traversent l’œuvre de Jean Jamin, et bien qu’il ne soit pas le pionnier de l’ensemble de ces champs d’étude, il en est l’un des contributeurs les plus originaux. Au cours de ses analyses, il ne cesse en effet de croiser ou confronter le proche et le lointain, l’histoire ancienne et le contemporain, le « classique » et le populaire, la fiction et la vérité, le texte et l’image, la littérature et l’anthropologie. Ces recherches transversales peuvent être regroupées sous trois grands chapeaux – le secret, l’écriture et la musique – et elles ont toutes un lien avec l’histoire ou les goûts personnels de celui qui les mène.

Le secret et ses pièges

Pour sa première enquête de terrain en 1971-1972, Jean Jamin choisit de travailler dans sa région natale, les Ardennes, sur une technique de piégeage : la tenderie aux grives. L’ouvrage

²⁵ Voir Digard (2022), Jolly, Lemaire & Zonabend (2022 : 26-27).

tiré de cette recherche (Jamin 1974, 1979) montre que cette activité solitaire, discrète et menacée – qui repose elle-même sur la dissimulation (des pièges) – est volontairement entourée de secrets pour garder à distance ses éventuels détracteurs et pour protéger le savoir ou le savoir-faire des tendeurs. Vis-à-vis de ses interlocuteurs, l’ethnologue, sur ce terrain, se trouve donc à la fois piéteur, pour « capturer » des informations, et piégé par des paroles énigmatiques et par des secrets qui sont autant de miroirs aux alouettes. Dans sa contribution à ce numéro, Julien Bondaz analyse cette réversibilité des positions en examinant l’usage de la métaphore du piège dans les écrits de Jean Jamin.

Entre 1972 et 1974, celui qui était jusqu’alors un anthropologue du proche séjourne deux ans chez les Sénoufo de Côte d’Ivoire afin d’étendre ses recherches sur la transmission et la sécrétion du savoir aux secrets initiatiques entourant la « naissance à l’âge d’homme »²⁶. Dans *Les Lois du silence. Essai sur la fonction sociale du secret* (1977), il conclut au terme d’une démarche comparative que le secret, fondé sur des processus d’accumulation, de confiscation et de rétention, a une fonction de distanciation, mais aussi une valeur hiérarchique, en particulier en Afrique. Le secret initiatique y est un leurre qui, en organisant une hiérarchie des savoirs, vient souligner, renforcer et légitimer des positions de pouvoir. Éric Jolly, dans ce numéro, s’inspire de cette analyse, mais aussi des travaux de Jean Jamin sur la mission Dakar-Djibouti : il démontre que les présumés secrets arrachés aux informateurs dogon ne sont que des illusions produites par les enquêteurs eux-mêmes en raison de leur position d’autorité et de leur méconnaissance des rapports de pouvoir régissant les règles du dire.

Dans les publications de Jean Jamin sur l’histoire de l’ethnologie française, la question du secret resurgit à plusieurs reprises pour souligner la tendance des ethnologues africanistes des années 1930 à privilégier la dimension cachée des sociétés étudiées, en considérant ces « zones secrètes » comme la clé de décryptage des institutions (Jamin 1982d : 86-87, 1996 : 41). Par la suite, les réflexions de Jean Jamin glissent du secret comme leurre ou comme outil de pouvoir aux secrets de famille, d’abord à la faveur de ses études sur Faulkner ou de ses travaux d’édition des œuvres de Michel Leiris, puis de façon beaucoup plus personnelle dans son dernier livre, *Tableaux d’une exposition. Chronique d’une famille ouvrière ardennaise sous la III^e République* (2021). Dans cet ouvrage, tout à la fois roman, biographie, texte ethnographique et chronique historique et sociale, Jean Jamin reconstitue son histoire familiale sur un mode fictionnel en prenant comme point de départ un secret fondateur : l’abandon à la naissance de son arrière-grand-mère. Au lieu d’instaurer une distance entre les membres de cette famille, ce

²⁶ Paulme (1971 : 22), citée par Jamin (1977 : 99).

secret leur sert de lien en transformant une aïeule « hors normes » en « mère fondatrice » (Jean Jamin, dans ce numéro).

Fiction, littérature, écriture

Il est difficile de ne pas voir dans ces *Tableaux d'une exposition* l'aboutissement d'un parcours qui aura d'abord conduit Jean Jamin à s'intéresser à des fictions écrites par d'autres. C'est en effet la fiction, et tout particulièrement le roman, qui constitue le point d'entrée majeur de ses réflexions sur anthropologie et littérature. Il s'en explique dans plusieurs articles ou avant-propos : il ne s'agit pas pour lui d'envisager les textes littéraires comme des sources en vue de mieux comprendre un « contexte », ni – à la différence de Daniel Fabre, qui fut un interlocuteur et un compagnon d'explorations pendant de longues années – de proposer une « anthropologie de la littérature » (qui prendrait pour objet la création littéraire comme une activité symbolique, à la fois individuelle et sociale), mais de partir d'une expérience singulière, la lecture de l'œuvre romanesque, et d'en tirer les leçons pour l'anthropologie. C'est en effet « en tant qu'anthropologue » que Jean Jamin aborde la littérature (Jamin 2018 : 15). Que faut-il entendre par là ? Que la création est l'occasion, pour le romancier, de « variations imaginaires » (selon une formule empruntée à Merleau-Ponty, que Jean Jamin chérissait) et d'une « dilatation des rapports sociaux [...], au regard de laquelle ils recevront une signification neuve ou feront apparaître un ordre caché » (*ibid.* : 16). C'est cette foi dans la puissance d'élucidation de la variation, dans le pouvoir de la « feintise », « acte de langage [...] qui consiste à *faire comme si* pour donner à voir autrement » (Fabre et Jamin 2012 : 581), qui guide les analyses proposées par Jean Jamin des œuvres de Segalen, Melville, Dumas, Büchner, Shakespeare et, bien sûr, Faulkner.

La « chronique familiale » des *Tableaux d'une exposition* constitue ainsi une expérimentation *en propre* des pouvoirs révélateurs de la variation fictionnelle, éclairée par la démarche ethnographique, comme le met en lumière le « *making-of* » inédit du livre. À l'opposé de toute approche « réaliste » qui verrait dans l'œuvre une somme d'informations sur le réel, c'est donc en tant qu'expérience du simulacre que celle-ci importe à l'anthropologue. Et c'est en fidélité à cette « magie du vraisemblable » qui obsédait Jean Jamin que James Clifford s'attarde sur le « réalisme (im)possible » de Michel Leiris : le réalisme ici ne désigne nullement un objectif à atteindre mais la figuration d'une tension entre un désir de dire le réel et les forces contradictoires qui interdisent sa réalisation – et dont il faut également rendre compte. Cette passion pour l'œuvre écrite, les tensions qui l'habitent et leurs effets sur le lecteur explique, en

retour, que Jean Jamin ait négligé une littérature orale obéissant à de tout autres principes, comme le montre ici Vincent Debaene.

Malgré le titre donné au recueil de 2018, il ne se dégage donc pas des travaux de Jean Jamin un propos général sur la « dimension anthropologique » de la littérature, encore moins une théorie des rapports entre ethnologie et littérature, mais une mise à profit, au service du questionnement anthropologique, de l'expérience d'« estrangement » et de déplacement que constitue la lecture (ou la représentation, pour l'opéra et le théâtre). Ceci explique aussi ses réticences à l'endroit du tournant textualiste de l'ethnologie nord-américaine des années 1980. En dépit de son amitié avec James Clifford et de ses échanges avec George Marcus, fondés sur un intérêt commun pour l'histoire de la discipline, ses archives et ses non-dits, Jean Jamin reste un « moderne », confiant dans la littérature comme force d'ébranlement ; il ne fut jamais un post-moderne : qu'il s'agisse de littérature ou d'ethnologie, il se défie de l'analyse rhétorique et poétique des discours qui lui semble privilégier indûment le medium au détriment de l'objet visé. S'il s'est très tôt intéressé à l'écriture du « texte ethnographique » (Jamin 1985), se faisant le passeur en France des interrogations qui traversaient l'anthropologie états-unienne de l'époque (notamment dans *Gradhiva*), il a d'emblée marqué ses réserves à leur égard : considérer « la culture comme texte [et] l'ethnographe comme auteur » lui apparaît comme « une idée provocante mais quelque peu approximative » (*ibid.* : 16)²⁷. Soucieux de maintenir l'intégrité de l'ethnologie et de la définir par son ambition à dire le vrai, il refuse de « réduire la possibilité d'une démarche aux risques qu'elle encourt en s'accomplissant » et « la scientificité d'une discipline au seul respect de principes déontologiques » (*ibid.* : 22). De concert avec Paul Rabinow (Rabinow 1985), il invite plutôt à reconstituer la généalogie de ces nouvelles préoccupations : « comment et à quelles conditions s'est opéré ce passage du hors-texte au texte puis à l'hypertexte. » (Jamin 1985 : 17). Pour ce défricheur du passé de la discipline, familier de ses archives, ce ne sont pas seulement les pratiques d'écriture mais aussi les questionnements implicites auxquels elles entendent répondre qui doivent être ressaisis dans leur historicité.

La musique en tête

La musique et la littérature, mais aussi le cinéma qui est une conjugaison de l'une et de l'autre avec l'image, sont trois domaines d'expression que Jean Jamin a saisis dans une même perspective anthropologique – un choix épistémologique qu'il éclaire à travers la réalisation de

²⁷ Cette formule combine deux affirmations de Clifford Geertz. Sur la réception française de l'anthropologie textualiste américaine et le rôle original qu'y joue Jean Jamin, voir Debaene 2022.

deux diaporamas dont l'un, portant sur l'œuvre de William Faulkner, est analysé ici par Michèle Coquet. « La musique [...] n'est pas chez lui un fond de décor » – écrit Jean Jamin (Jamin 2011 : 124), la plaçant, telle une « clef de voûte » (Parent 2022 : 49), au centre de son ouvrage sur l'écrivain. Mais il s'agit chez Faulkner de « la musique des Noirs ». Dans ses propres écrits, la musique n'est pas non plus un « fond de décor » : elle y participe pleinement, soit de manière explicite en tant qu'objet de recherche – le jazz avant tout, la chanson, l'opéra – soit, plus subrepticement, par le fréquent recours au vocabulaire musicologique pour expliciter les subtilités et les détours de sa pensée ou donner chair sonore à ses expériences sensorielles ; de même qu'il utilise fréquemment le lexique cinématographique pour rendre compte de ses expériences visuelles. Et surtout la musique nourrit certaines de ses amitiés, entre autres avec Michel Leiris, André Schaeffner ou Patrick Williams.

Jean Jamin découvre le jazz à l'adolescence, dans sa ville natale, Charleville-Mézières, grâce aux disques vinyle écoutés à l'abri de cette « chambre acoustique » que constituait la camionnette branlante d'un brocanteur un peu manouche, Alfred Renschaff (Jamin 2018 : 279-282²⁸), une musique de révélation, de libération et de rébellion pour cette génération de l'après-guerre. La passion du jazz, qu'il pratiqua lui-même à la batterie, irrigue en réalité nombre de ses travaux : elle est, chez lui, indissociable de sa réflexion sur l'anthropologie et l'histoire de l'ethnologie. Le jazz, précise-t-il, est un *objet culturel* qui « a inspiré un engouement tel que maints chercheurs de l'anthropologie française ont reconnu devoir à sa découverte, au début des années 1920, une stimulation si ce n'est une motivation dans le choix de leur carrière ethnographique » (Jamin et Williams 2010 : 31-32. Jamin 2015 : 84) ; l'arrivée du jazz en Europe, rappelle-t-il encore, fut en effet quasi contemporaine de la naissance de l'ethnologie de terrain. Il montre comment, dans les années trente, le jazz, musique de l'altération et de l'altérité, et l'ethnologie (celle de l'Afrique principalement) importent « la différence dans le même et de l'ailleurs dans le proche » (Jamin & Williams 2010 : 22-26), ou, selon les mots de Michel Leiris, cet « autre qui n'est pas tout à fait autre qui apparaît en vous » (Jamin 2015 : 86), un processus sur lequel revient Marc Chemillier dans ce numéro. Dans un même mouvement, jazz et ethnologie ont ainsi favorisé le surgissement de la modernité dans la création musicale – Darius Milhaud, Igor Stravinsky, Éric Satie –, artistique – les cubistes –, et littéraire – Blaise Cendrars. Un livre, *Une anthropologie du jazz* (Jamin et Williams 2010), consacre ses

²⁸ Sur la figure de Renschaff et, plus généralement, sur l'allégorie de la brocante et le rapport à la mémoire et au passé dans les travaux de Jean Jamin, voir Bondaz 2022.

recherches²⁹. L'histoire et la dimension culturelle du jazz y sont revisitées par une analyse anthropologique qui éclaire à la fois la conception du monde et la critique de l'ordre social en son fondement ; la relation des itinéraires de vie de ses interprètes, dont Billie Holiday à laquelle Jean Jamin voue une attention particulière (Jamin 2006 et 2010), permet de mieux les saisir. Ses travaux sur la chanson, qu'il présente comme un « opérateur anthropologique puissant », qu'elle soit ou non de jazz³⁰, procèdent de la même intention d'accéder « aux représentations au sens strict de l'identité, de l'altérité, de l'intimité et de la sensibilité. » (Jamin et S it  2006 : 3 ; Fabre et Jamin 2015 : 8).

Et c'est toujours par le détour de la musique et ce qu'elle suscite chez celui qui l'écoute que Jean Jamin, en anthropologue, interroge le dépaysement, voire la dépossession de soi, provoqué par l'expérience ethnographique et la confrontation avec d'autres manières de penser et de vivre. Dans une perspective similaire, Alfred Adler s'appuie sur une réminiscence musicale éprouvée sur son terrain africain pour explorer, dans sa contribution, le pouvoir de décentrement de la musique et ce qu'il révèle du toujours possible égarement de l'ethnographe.

Conclusion

Le dernier livre de Jean Jamin, *Tableaux d'une exposition*, invitait à accrocher des paysages, des portraits, des « tranches de vie » au mur d'une « galerie imaginaire », à repenser « les rapports que les personnes entretiennent avec leurs propres mémoire, histoire et passé qui presque toujours s'accompagnent de brisures temporelles, de plans superposés, et s'apparentent plus à un montage cinématographique (ou à un tableau cubiste) qu'à un enchaînement mécanique d'instantanés ou à un plan cadastral » (Jamin 2021 : 32). C'est ainsi que Jean Jamin a retracé l'histoire de son  eule et de sa famille, et son « *making-of* », publié dans ce numéro, nous propose de revenir sur les capacités qu'ont la fiction, la musique, le cinéma à faire varier les perspectives, les angles de vue, les scènes, à exposer certes, mais aussi à placer hors champ. Les textes proposés dans ce numéro sont eux aussi autant de tableaux visant à exposer la vie et les réflexions de Jean Jamin, à proposer un montage (parmi de nombreux autres possibles) de fragments d'histoires personnelles et de pans de l'histoire de l'anthropologie. Outre ses multiples écrits, Jean Jamin collabora à plusieurs expositions, également conçues comme des montages. L'une des dernières fut celle que le Centre Pompidou-Metz consacra, en 2015, à Michel Leiris. Présentant l'exposition, Jean Jamin note que ce « fut comme si apparaissait

²⁹ Qui firent l'objet d'un séminaire dirigé avec Patrick Williams, à l' cole des hautes études en sciences sociales (EHESS) durant les années 2000.

³⁰ Voir à ce sujet son analyse des chants d'Ophélie, la malheureuse épouse de Hamlet, inspirés de ballades folkloriques (Jamin 2018 : 137-153).

soudain une série d'adéquations fortes entre l'écrivain, l'ethnologue, le domicile, le travail, le voyage, l'enquête, les complicités et les liens de camaraderie, les inimitiés aussi (il y en eut), entre la vie et l'œuvre tout simplement, entre la vie de l'homme et l'œuvre de la vie » (Hollier & Jamin 2017 : 14). En concevant ce numéro dans la revue qu'il a fondée avec Leiris, nous avons voulu faire apparaître pour lui ces mêmes adéquations. Les tableaux proposés, le montage des textes et des images que permet *Gradhiva*, sont autant d'invitations aux déambulations dans une galerie imaginaire, sur les chemins de traverse ouverts par Jean Jamin.

BIBLIOGRAPHIE

- BONDAZ, Julien, « Le brocanteur de Charleville. Souvenirs de Jean Jamin », *CONTEXTES. Revue de sociologie de la littérature*, n° 22.
- BONDAZ Julien, Frédéric KECK & Jean JAMIN, 2016, « Trente ans après : choses revues. Entretien avec Jean Jamin », *Gradhiva*, n° 24, pp. 206-227.
- BONTE Pierre & Michel IZARD, 1991, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris PUF.
- CLIFFORD James, 2022, « Remembering Jean Jamin. Notes on a friendship... », *L'Homme*, n° 242, pp. 5-12.
- COPANS Jean, 2022, « Jean Jamin, un éditeur total ou L'esthétique au service de l'anthropologie de la connaissance », *L'Homme*, n° 242, pp. 23-33.
- COPANS Jean & Jean JAMIN (ed.), 1978, *Aux Origines de l'anthropologie française*, Paris, Éditions Le Sycomore, collection « Les hommes et leurs signes » (réédité en 1994 chez Jean-Michel Place).
- DEBAENE, Vincent, 2022, « Trois moments pour une histoire. Études littéraires et anthropologie : 1960, 1990, 2010 », *CONTEXTES. Revue de sociologie de la littérature*, n° 22.
- DIAS Nelia, 2022, « Objets de peu, objets de prou », *L'Homme*, n° 242, pp. 13-21.
- DIGARD Jean-Pierre, 2022, « Jean Jamin, le deuxième "homme de L'Homme" », *L'Homme*, 241, pp. 7-11.
- FABRE Daniel & Jean JAMIN, 2012, « Pleine page. Quelques considérations sur les rapports entre anthropologie et littérature », *L'Homme*, n° 203-204, pp. 579-612.
- 2015, « Chanter soir et matin... », *L'Homme*, n° 215-216, pp. 7-14.
- FREUD Sigmund, 1931, *Délire et rêves dans un ouvrage littéraire : la « Gradiva » de Jensen*, Paris, Gallimard.
- HOLLIER Denis & Jean JAMIN, 2017, « Avant-propos. D'un musée à l'autre », in Denis Hollier & Jean Jamin (dir.), *Leiris unlimited*, Paris, CNRS éditions
- IZARD Michel, 1986, « Le projet AIDA », *Gradhiva*, n° 1, p. 38.
- JAMIN Jean, 1974, *La Tenderie aux grives chez les Ardennais du plateau. Essai d'ethnobiologie*, Paris, Institut d'ethnologie (collection « Archives et documents »).
- 1977, *Les Lois du silence. Essai sur la fonction sociale du secret*, Paris, Maspero.
- 1979a, *La Tenderie aux grives chez les Ardennais du plateau*, Paris, Institut d'ethnologie (collection « Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie »).
- 1979b, « Une initiation au réel. À propos de Segalen », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXVI, pp. 125-140.
- 1979c, « Naissance de l'observation anthropologique. La Société des Observateurs de l'Homme (1799-1805) », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXVII, pp. 313-335.
- 1979d, Préface à *Îles-paradis, îles d'illusion. Lettres des mers du sud*, par Robert James Fletcher, Paris, Éditions Le Sycomore, pp. VI-XVIII, collection « Les hommes et leurs signes ».

- 1981, « Note sur l'étrange cas de Robert James Fletcher », *Journal de la Société des Océanistes*, n° 37 (n° 70-71), pp. 131-132.
- 1982a, « Le syndrome chinois des Idéologues ou le début de la sociolinguistique », *Histoire, épistémologie et langage*, IV (1), pp. 83-92.
- 1982b, *Exotismus und Dichtung. Über Victor Segalen / Exotisme et écriture. Sur Victor Segalen*, Francfort / Main, Qumran Verlag, collection « Portrait » (édition bilingue).
- 1982c, « Les métamorphoses de *L'Afrique fantôme* », *Critique*, n° 418, pp. 200-212.
- 1982d, « Objets trouvés des paradis perdus (à propos de la Mission Dakar-Djibouti) » in Jacques Hainard et Roland Khaer (ed.), *Collections passions*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie, pp. 69-100.
- 1984, « Aux Origines du musée de l'Homme. La mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti », *Cahiers ethnologiques*, n° 5, pp. 7-86.
- 1985, « Le texte ethnographique. Argument », *Études rurales*, n° 97-98, pp. 13-24.
- 1986, « Du ratage comme heuristique ou de l'autorité de l'ethnologue », *Études rurales*, n° 101-102, pp. 337-341.
- 1987a, « Les chemins de la Gradiva », *Gradhiva*, n° 2, pp. 1-6.
- 1987b, « De l'humaine condition de *Minotaure* », in Charles Goerg (ed.), *Regards sur Minotaure*, Genève, Musée d'art et d'histoire/Skira, pp. 78-88.
- 1988, « L'histoire de l'ethnologie est-elle une histoire comme les autres », *Revue de synthèse*, n° 3-4, juillet-décembre, pp. 469-483.
- 1996, « Introduction à Miroir de l'Afrique », in Michel Leiris, *Miroir de l'Afrique*, édition établie, présentée et annotée par Jean Jamin, Paris, Quarto Gallimard, pp. 9-59.
- 1997, « L'air un peu sec », *L'Homme*, n° 143, pp. 79-82.
- 1998, « Faut-il brûler les musées d'ethnographie ? », *Gradhiva*, n° 24, pp. 65-69.
- 1999, « Documents revue. La part maudite de l'ethnographie », *L'Homme*, n° 151, 1999, pp. 257-265.
- 2006, « Sonner comme soi-même. Ce que ne nous disent pas les vies de Billie Holiday », *L'Homme*, n° 277-278, pp. 179-197.
- 2008, « Vues de Casablanca », in Jean-Paul Colleyn et Jean-Pierre Dozon (eds), « L'anthropologue et le contemporain : autour de Marc Augé », *L'Homme*, n° 185-186, pp. 241-252.
- 2011, *Faulkner. Le nom, le sol, le sang*, Paris, CNRS Éditions.
- 2015, « Jazz », *Leiris & Co*, 2015, Paris, Gallimard/Centre Pompidou-Metz, pp. 84-86.
- 2018, *Littérature et anthropologie*, Paris, CNRS Éditions.
- 2021, *Tableaux d'une exposition. Chronique d'une famille ouvrière ardennaise sous la III^e République*, Paris, Nouvelles éditions Place.
- JAMIN Jean & Yannick SEÏTE, 2006, « Anthropologie d'un tube des Années folles. De jazz en littérature », *Le commerce des cultures*, *Gradhiva*, 4.
- JAMIN Jean & Françoise ZONABEND, 2001/2002, « Archivari », *Gradhiva*, n° 30-31, pp. 57-62.

- JENSEN Wilhelm, 2015 [1903], *Gradiva, une fantaisie pompéienne*, Château-Chervix, Éditions Relative.
- JOLLY Éric, Marianne LEMAIRE & Françoise ZONABEND, 2022, « Jean Jamin (mettons) », *L'Homme*, n° 241, pp. 13-30.
- LEIRIS Michel, 1996, *Miroir de l'Afrique*, Paris, Quarto Gallimard, édition établie, présentée et annotée par Jean Jamin.
- PARENT Emmanuel, 2022, « Entendre Faulkner dans un blues de Beyoncé », *L'Homme*, n° 242, pp. 45-56.
- PAULME Denise, 1971, « Introduction », in Denise Paulme (ed.), *Classes et associations d'âge en Afrique de l'Ouest*, Paris, Plon, pp. 9-23.
- RABINOW Paul, 1985, « Fantasia dans la bibliothèque. Les représentations sont des faits sociaux : modernité et post-modernité en anthropologie », *Études rurales*, n° 97-98, pp. 91-114.
- 1988 [1977], *Un Ethnologue au Maroc*, Paris, Hachette.
- RUPP-EISENREICH Britta (ed.), 1984, *Histoires de l'anthropologie : XVI^e-XIX^e siècles*, Paris, Klincksieck.
- RUPP-EISENREICH Britta & Patrick MENGET (eds.), 1983, « L'anthropologie : points d'histoire », dossier de *L'Ethnographie*, LXXIX (90-91).
- TAYLOR Anne-Christine & Giordana CHARUTY, 2016, « suite : *Gradhiva* au musée du quai Branly », *Gradhiva*, n° 24, pp. 228-243.
- TRAIMOND Bernard, 2017, « Le texte ethnographique : un dossier précurseur », *Études rurales*, n° 200, pp. 52-63.